



HAL
open science

La poésie contemporaine de la Nouvelle-Calédonie et les “ événements de 1984-1989 : difficultés d’un discours (poétique) du bouleversement et du deuil

Virginie Soula

► **To cite this version:**

Virginie Soula. La poésie contemporaine de la Nouvelle-Calédonie et les “ événements de 1984-1989 : difficultés d’un discours (poétique) du bouleversement et du deuil. *Études francophones*, 2019, 30. hal-03268167

HAL Id: hal-03268167

<https://unc.hal.science/hal-03268167>

Submitted on 23 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La poésie contemporaine de la Nouvelle-Calédonie et les « événements de 1984-1989 : difficultés d'un discours (poétique) du bouleversement et du deuil

Virginie Soula
Université de la Nouvelle-Calédonie

Article in *Etudes Francophones* Vol. 30 Printemps 2019 « Déclin, deuil et nostalgie », University of Louisiana at Lafayette ISSN 1093-9334.

Lointaine et isolée dans le vaste océan Pacifique – majoritairement anglophone, la Nouvelle-Calédonie est longtemps demeurée dans les mémoires par la période de guerre-civile qu'elle a traversé entre 1984 et 1989. Ces cinq années de violences, souvent nommées « les événements » – euphémisme rappelant les heures sombres de l'histoire coloniale française en Algérie, ont certes bouleversé l'archipel calédonien mais surtout fait ressurgir les interrogations autour des conséquences coloniales sur l'époque contemporaine. À ce triste souvenir semble désormais se substituer un autre, plus lumineux, celui de Jean-Marie Tjibaou, charismatique leader indépendantiste assassiné le 4 mai 1989 dont l'aura et la parole irradient aujourd'hui bien au-delà des rives océaniques (Waddell 15-19).

En prise directe avec la société dont elle est le fruit depuis l'arrivée des premiers missionnaires puis des bagnards au XIX^e siècle, la littérature écrite¹ de Nouvelle-Calédonie est profondément enracinée dans l'histoire de l'archipel. Elle en révèle et exprime les mouvements (Soula 270). Force est toutefois de constater que, malgré son imprégnation historique, la violence des années 1980 et le choc de l'assassinat du chef de file des indépendantistes kanak soient finalement assez peu évoqués et pour ainsi dire non représentés. Les écrivains calédoniens ne se risquent que très rarement à témoigner sinon à rappeler les troubles de la période 1984-1989 qui pourtant sont aujourd'hui encore dans tous les esprits.

Le silence n'est toutefois pas total et une lecture attentive permet de voir que les textes contemporains révèlent en creux, dans un réseau complexe d'allusions et de références implicites, le traumatisme des affrontements, des interventions militaires, et le traumatisme de la mort de Tjibaou. Ils disent le bouleversement et les deuils de cette période troublée de l'histoire calédonienne.

Les « événements » : l'autre non-dit calédonien ?

Colonie pénitentiaire, la Nouvelle-Calédonie a longtemps souffert d'une image négative. Dès l'arrivée des premiers convois de déportés, on l'évoque en effet sous le nom de « La Nouvelle », euphémisme fortement révélateur du sentiment de honte que génère la déportation au bagne calédonien. Elle sera encore « l'île de l'oubli » ou « de la honte » et jusqu'à récemment encore le « Pays du non-dit » (Barbançon) avant de se revendiquer « Terre de parole »².

L'émergence d'une société coloniale ne semblait pas pouvoir se bâtir sans occulter la flétrissure de l'origine pénale. Le « premier » non-dit calédonien se forge ainsi dès les mises en concession des bagnards et l'apparition d'une nouvelle catégorie sociale dans la colonie calédonienne, celle des « libérés ». Mise au secret, l'histoire des Calédoniens issus de la pénitentiaire transparaît cependant dans la littérature. Le Nondit filtre à travers les pages et les mots d'une littérature coloniale dont l'œuvre la plus emblématique de ce point de vue demeure sans doute le roman de Charles Nething, *Dans l'ombre de Satan... À la Nouvelle*.

Cette difficulté à dire les affres de l'histoire reparaît dès lors à la suite du bouleversement des années 1980 dans la mesure où la littérature calédonienne contemporaine ne semble pas vouloir revenir précisément sur les violences qui opposèrent loyalistes³, indépendantistes et forces de l'ordre. Hormis *Le choc*, un court roman épistolaire des auteurs métropolitains Gonzague Phélip et Sonia Branglidor, la dernière partie du roman *Terre violente* de Jacqueline Sénès, et de brèves allusions dans les nouvelles de Déwé Gorodé ou encore, plus tardivement, dans le recueil *Entre voir les mots des murs* du poète Denis Pourawa et de la photographe Tokiko, seuls quelques poèmes de *Sous les cendres des conquies*, écrits et publiés entre 1984 et 1985 (49, 95, 112) témoignent « à chaud » de l'actualité immédiate du début des « événements ».

L'urgence et le deuil

Chez Déwé Gorodé, point de non-dit, mais une évocation poétique frontale. Le poème « La rivière pleure », rédigé le 28 décembre 1984 retrace l'embuscade du 5 décembre de cette même année qui coûta la vie aux dix militants indépendantistes de la tribu de Tiendanite :

La rivière pleure
Les larmes de sang

La montagne gémit

Les échos du deuil

La bête s'est tapie dans les fourrés du pays
Dans les ronces de la nuit
La bête aux abois
Avide féroce sadique
Aux aguets à l'affût
Des fils et des filles du pays

L'alizé soupire
Les mots qui apaisent

La forêt panse
La béante blessure

La bête la plus meurtrière Organise-t-elle de tels
traquenards ?
Fait-elle un carton sur les morts ?
Brûle-t-elle les cadavres à l'essence ?
[...] (112-113)

Proposant une « narration » poétique des faits – de l'attaque en embuscade, Déwé Gorodé construit un parallèle métaphorique de la violence coloniale qui, telle la bête, rôde pour mieux s'abattre sur ses proies. Par la métaphore « La montagne gémit / Les échos du deuil », elle précise encore le cadre de ces heurts et l'origine des militants indépendantistes assassinés. La tribu de Tiendanite se situant au cœur de la chaîne montagneuse dans le nord de la Grande Terre⁴. La montagne comme symbole poétique du peuple kanak de la Grande Terre rappelle encore que la colonisation, instaurant le régime de l'indigénat et les réserves kanak, a repoussé les populations autochtones vers les régions les plus montagneuses afin de développer les concessions agricoles dans les plaines.

Le poème « Dans la brisure de l'aube », dédié à « Éloi et Marcel », relate à la fois factuellement et symboliquement la mort d'Éloi Machoro et de Marcel Nonaro, deux militants indépendantistes abattus par le G.I.G.N.⁵ le 12 janvier 1985.

Dans la brisure de l'aube
Elle court encore la rosée rebelle

Des clairs matins de Kanaky
Perles de sang au cou
De ses impatients soleil
[...]
Dans la brisure de l'aube
La coccinelle a déjà perdu son odeur de deuil
Elle nage dans la corolle
Des fleurs de bois tabou
[...]
Dans la déchirure de la lutte
Dans la brisure de l'aube

Mission accomplie
Des tireurs d'élite
Les tueurs du matin
Parfum de tendresse tardive
Dans l'adieu aux camarades qui tombent
(95-96)

Ainsi « la brisure de l'aube » constitue-t-elle encore une double allusion métaphorique, celle de l'assaut donné le tôt le matin par le G.I.G.N., mais aussi celle de la rupture que constitue la mort de ces deux militants dans un mouvement indépendantiste naissant, au moment même du « réveil kanak » (Chappell). Toutefois, la mort des « camarades » ne semble pas signer la fin du mouvement (« Elle court encore la rosée rebelle »), et le combat indépendantiste, malgré la douleur de la perte, permet de dépasser le deuil (« La coccinelle a déjà perdu son odeur de deuil »). Dans ces vers, l'analogie à la nature insiste sur le caractère fondamental de la lutte kanak mais aussi par l'usage des adverbes renvoie à l'idée d'un recommencement – sinon d'une poursuite – éternel de celle-ci.

Déwé Gorodé construit son discours poétique sur un jeu de doubles allusions dans lesquelles le lecteur déjoue l'entremêlement des références immédiates – évocations des affrontements qui émaillèrent les années 1980 – et celles plus anciennes aux violences de l'époque coloniale.

Dans « La ronde des marionnettes » (48-49) encore, poème de juillet 1985, Déwé Gorodé retrace de manière précise la violence que constitue la présence de l'armée française et des opérations militaires :

Un vingt cent mille arpents

Pour dix gouttes de rhum
Parole pâteuse
D'une mise à genoux

Un képi couvre-chef
Uniforme et galons
Anti-soulèvement
« Pacification »
(48-49)

Si *Sous les cendres des conques* présente une large majorité de poèmes écrits dans les années 1970, ces quelques poèmes, publiés dans l'urgence des années 1984 et 1985, début de la période de guerre civile que constitue les « événements », marquent une rupture dans l'ensemble du recueil. En effet, les poèmes des années 1970 sont davantage l'expression d'une nécessité de reconstruction de la mémoire kanak, d'une mémoire de la colonisation, d'une volonté concomitante de réhabilitation culturelle et de revendication nationaliste. Les poèmes de 1984 et 1985 constituent quant à eux le témoignage d'un traumatisme immédiat de la douleur de la perte des « camarades » (Gorodé 96) et du deuil :

Pour dire le deuil

Tant de mots
Ou si peu
Point de nombre
Pour dire le deuil
Point de lettre
Pour lire la peine

Notre douleur c'est

Un îlot sur l'océan des larmes
Une poussière corallienne sur la grève
Une perle au bord des cils mouillés
Une gerbe de cordyline verte
Une étoffe sur un rameau d'araucaria
Une date à fleurir sur une feuille d'aloès

Notre deuil c'est

Partager l'igname d'exil humiliés
Incruster l'événement dans l'histoire de nos luttes
Porter le poids de la parole mutilée
Organiser la colère désespérée Orienter le cours
de la rivière unitaire
Bâtir une case nouvelle pour un pays autre.
(96)

Marquée par la mort des militants, cette poésie du début des « événements » dit le deuil comme une non-résignation et un appel à la poursuite de la lutte indépendantiste qui, telle « le cours de rivière », unira le peuple kanak pour édifier un pays sorti du joug de la France ; mais Déwé Gorodé dit aussi le deuil kanak dans sa dimension culturelle.

Plus implicite, la cérémonie traditionnelle de deuil kanak transparait en filigrane avec « l'étoffe », « le partage de l'igname » (97) qui décrivent de manière symbolique les échanges coutumiers mais aussi la tradition de pleureuses qui accompagnent les défunts.

la montagne gémit les échos du
deuil
(112)

La coccinelle, et son odeur funeste, constitue également l'un des motifs poétiques et culturels récurrents chez Déwé Gorodé pour évoquer la mort et le deuil :

Dans la brisure de l'aube
la coccinelle a déjà perdu son odeur de deuil elle
nage dans la corolle des fleurs de bois tabou dix ou
douze nuits avant elle boit le miel d'amour de la
fleur de niaouli du côté de Kapwé où reposent les
anciens
où s'écourent les eaux de Kamoui (*Sous les cendres des conques* 95)

Annonciateur de mort dans la culture paicî, le coléoptère (*puré*⁶) est ici convoqué pour évoquer le passage du monde des vivants à celui des défunts – « où reposent les anciens ».

L'évocation poétique du deuil constitue par ailleurs chez l'écrivain calédonien d'origine européenne Nicolas Kurtovitch l'un des rares témoignages littéraires des « événements de 1984-1989 ». Dans le recueil intitulé *Avec le masque*, celui-ci rappelle avec « Poème du 4 mai » l'annonce de la mort de Jean-Marie Tjibaou et de Yeiwene Yeiwene ainsi que leur deuil.

Tard dans la nuit des hommes sont venus
Apporter la nouvelle que deux hommes étaient morts
Avant l'aube nous aurons quitté la maison

Porté le deuil et rencontré les amis
A travers la forêt par les sentiers très anciens
Il y a tant de chose à dire de noms à ne pas oublier

Et puis le soleil un instant disparu reviendra
Différent brillant davantage comme augmenté
De la vie de ceux qui sont tombés (Kurtovitch 39)

On remarque que si le titre du poème fait clairement référence à la date de l'assassinat des deux leaders indépendantistes et constitue un hommage, Jean-Marie Tjibaou et Yeiwene Yeiwene ne sont pas nommés explicitement dans le poème. Celui-ci ne relate en rien les faits, n'évoquant que la disparition des hommes et le deuil qui s'ensuit. Ici encore, le deuil traditionnel kanak est présenté de manière implicite via l'évocation des chemins coutumiers empruntés par les familles des défunts (Lebègue 262-263) et « les choses à dire », « les noms à ne pas oublier ». La Parole kanak dans sa dimension traditionnelle et coutumière est montrée en creux, l'euphémisme servant ici à transcrire une pudeur culturelle du monde kanak, d'une Parole qui dit et tait à la fois, qui révèle par le silence.

Placé sous le sceau du deuil kanak, le recueil s'ouvre avec le poème éponyme et la présentation du masque de deuilleur kanak :

Avec le masque voir l'esprit
Sous le masque dans le masque
Voir l'esprit respirer l'esprit
Avec le masque le bois du masque
Avec le masque les plumes du masque Le
souffle de l'être de bois du masque [...] (5)

Ce poème initial entre ainsi en résonance avec un certain nombre d'autres poèmes du recueil, dont « Poème du 4 mai », inscrivant le poète dans le partage de la culture kanak mais plus précisément dans celui d'un deuil lié à l'époque des « événements ».

Les « événements » : un faisceau d'allusions

Poète de l'ouverture à l'Autre et au monde kanak en particulier (Soula 199), Nicolas Kurtovitch est l'un des rares auteurs calédoniens à revenir sur la guerre civile qu'a connue la Nouvelle-Calédonie dans les années 1980. Les textes poétiques produits dans le prolongement de cette période – notamment à la fin de la décennie 1990 – sont émaillés par les « événements ». Les recueils *Avec le masque* (Kurtovitch) et *Dire le vrai* (Gorodé-Kurtovitch) laissent apparaître un faisceau d'allusions qui font ressurgir implicitement ce passé encore récent et douloureux.

Ainsi « Hienghène I » rappelle-t-il – comme un écho à « La rivière pleure » de Déwé Gorodé – l'embuscade de Wan'yaat :

Du sang sur les routes
Qui conduisent au Pays

La terre
Les hommes
Les hommes sont morts aujourd'hui
Nos cœurs se sont serrés
Nos cœurs se sont rejoints
Par-delà l'essentiel
L'amour et la confiance
Que demain voit naître le Pays
Accueillant l'homme libre (*Avec le masque* 41)

Le poète convoque ce qu'Umberto Eco, dans *Lector in fabula*, nomme la « coopération interprétative des textes » mais transposé au genre poétique⁷ : à savoir une implication forte du lecteur qui dès lors joue un « rôle » dans la signification du texte. Il semble donc nécessaire – sinon d'être Calédonien – de disposer d'une connaissance intime de l'histoire de l'archipel pour « lire » – au sens d'interpréter – le texte, relever les « signes » de l'histoire. Les deux premiers vers rappellent que l'embuscade du 5 décembre 1984 se déroula sur la route menant les militants à Tiendanite, à la hauteur du lieu-dit de Wan'yaat. Il est en outre intéressant de noter ici une forme de projection du poète qui adopte le point de vue des militants attaqués – sinon peut-être de Jean-Marie Tjibaou qui perdit deux de ses

frères lors de cette attaque – avec l’inscription d’un « Pays » – au sens de région, de terroir – dont la majuscule révèle la dimension à la fois symbolique et affective. À cette première occurrence fait écho une seconde, d’ordre plus général, dans les deux derniers vers « Que demain voit naître le Pays / Accueillant de l’homme libre ». Ici le « Pays » à naître désigne bien une Nouvelle-Calédonie sortie de la violence, une terre pacifiée « accueillant[e] », le pays de Jean-Marie Tjibaou, « homme libre » s’il en est par le choix qu’il fit en 1988 et qui lui coûta la vie⁸.

La violence des « événements » transparait encore chez Nicolas Kurtovitch dans le poème intitulé « Ouvéa » (*Avec le masque* 55-56) qui opère, par de courtes métaphores et allégories, un retour sur la prise d’otage des gendarmes par un groupe de militants indépendantistes qui fut violemment réprimée en mai 1988 par une intervention du G.I.G.N. causant la mort de deux soldats français et de dix-neuf Kanak. Les vers « Les sentiers en dehors de la grotte / se perdent en trop de feuilles mortes » ne manquent pas, par le seul mot de « grotte », de renvoyer celle de Gossannah, lieu de détention des gendarmes retenus en otages mais aussi de l’assaut tristement célèbre. L’adverbe « trop » agit quant à lui comme un révélateur de l’évocation métaphorique des « feuilles mortes » qui figurent les jeunes kanak tombés sous les balles des militaires français.

La poésie calédonienne ne passe donc pas sous silence le bouleversement de ces noires années mais tisse dans les textes un réseau de références implicites que le lecteur peut déceler à condition de connaître l’histoire. La poésie de Nicolas Kurtovitch, celle de Paul Wamo présupposent une implication directe du lecteur.

Sur mes îles, gronde un destin sculpté de carnages
En soif de ciel et de quelques mains tendues
Un pèlerinage à la conquête d’un salut

Quelles douces caresses à ma chevelure
Lorsque se tait le silence de la déchirure
Doute, Envie et Peur sont mes plus fidèles alliées
Un jour viendra où l’on me couvrira de paix (*Le Pleurnicheur* 48)

Celle-ci semble encore plus explicite dans certains poèmes de Denis Pourawa :

C’est une lagune sombre

Une lagune comme mémoire
Une plage en moi

Tapissée de nattes de pandanus
Enveloppant des corps calcinés
Des enfants criblés de mauvaise fierté
D'hommes assassinés

Le drapeau est maintenant levé
Autour le peuple va venir se rassembler
Nos mères endeuillées crient de douleur
Pour d'autres, celles qui rient de joie
Nos pères ne peuvent retenir leurs pleurs
Pour d'autres, ceux qui célèbrent leur croix
[...] (*Entre voir les mots des murs* 83)

Ces textes poétiques induisent une forme d'identité commune entre auteur et lecteur qui permette de lire en creux ce qui ne semble pas pouvoir être écrit.

Une littérature pour la paix comme stratégie du contournement

Perturbation profonde de la société calédonienne, les « événements » sont encore aujourd'hui envisagés comme un traumatisme difficile à dépasser. Le manque et la difficulté de représentations littéraires de cette période est à ce titre symptomatique d'un problème mémoriel dans un archipel qui pourtant ne cesse de faire appel à son histoire. En effet, il semble que les écrivains calédoniens aient fait le choix d'un contournement stratégique clamant la paix pour, d'une certaine façon, taire la violence et le trouble.

Ainsi de *Dire le vrai* (Gorodé-Kurtovitch), recueil poétique en forme de geste symbolique, à *Ombre que protège l'ombre* (Kurtovitch 2014) ou *À l'orée du sable* (Gorodé 2014), la paix apparaît comme point focal d'une poésie calédonienne qui répond au projet social et politique proposé par les accords de Matignon-Oudinot puis de Nouméa.

Les derniers recueils de Gorodé et Kurtovitch poursuivent le symbole de *Dire le vrai* en comportant à nouveau un même texte présenté comme « une parole à deux voix » (*Ombre que protège l'ombre* 131) dont la formule anaphorique et éponyme « La paix en soi », catalysant l'attention du lecteur, agit comme une invocation, une formule – magique ? – qui, sans recul possible, prépare :

[...] un monde meilleur où les hommes se tiennent enfin
par la main au-delà des intérêts, des idéologies, des
frontières et des barrières pour le partage, la justice et la

dignité ou pour la solidarité, la liberté et l'égalité. [...]
(132)

De cet appel pacifique transparaît en creux les années de violences – de guerre civile et de violences coloniales – dans ce que l'adverbe « enfin » marque la longue attente de la fraternité entre les habitants de Nouvelle-Calédonie et induit, dans l'appréhension qu'il sous-entend, la durée comme la dureté de la période de troubles.

Autre texte plus symptomatique encore de cet effacement de la violence du passé récent au profit d'une célébration de la paix, le poème-hymne⁹ « Kanaky-Calédonie » de Frédéric Ohlen retraçant pourtant l'histoire calédonienne depuis les vagues de peuplement austronésien

Où les vieux jadis abordèrent
Avec les premières ignames
Et leur coutume pour loi

et l'arrivée des Européens :

Ils ont traversé les mers
Santaliers, marins, missionnaires
Prisonniers qui payaient les fautes de leur jeunesse
Des hommes chassés par la misère
Qui cherchaient leur Terre promise

fait un saut temporelle de plus d'un siècle en passant de la révolte kanak de 1878 :

Une veste pour Ataï¹⁰ et sa tête au musée

Aux accords politiques de 1989 et 1998 :

Puis ce fut les Accords
Nos corps droits sur la terre
Et nos cœurs liés par une promesse
Après le temps des guerres
Vint celui de l'Esprit (*Les mains d'Isis* 43)

Éludée, la période des « événements » semble ici réduite au néant par une poésie fondée sur la construction de mythes calédoniens, clamant la paix et balayant une Histoire trop douloureuse :

Refrain

Tournent les vents de l'Histoire

Passent les cyclones

Pas de plus grande victoire

Que ce chant qui résonne

Nous voici à nouveau ensemble sur le sentier des hommes. (Ohlen 41)

Les « événements », de barrages routiers en répressions militaires et en assassinats, constituent une période bouleversée et un bouleversement profond de la société calédonienne dont les blessures sont vives malgré les tentatives de dépassement :

L'ombre qui passe

Ici présente

Se confond parfois

Aux ombres du passé (Pourawa-Tokiko 35)

Du témoignage « à chaud » de Déwé Gorodé à la constitution d'un faisceau de références implicites mettant en jeu l'identité ou une connivence du lecteur, la littérature calédonienne sans éluder totalement le sujet ne semble pourtant pas pouvoir encore faire front. Le trouble se lit dans les replis, les silences ou les sous-entendus d'un discours essentiellement poétique qui pourtant repose sur le partage d'une mémoire commune.

Ainsi, un pan de la poésie calédonienne contemporaine apparaît-il comme l'expression symptomatique du trauma et d'une difficulté mémorielle sous-jacente. Force est de constater que seul le discours poétique, sans doute grâce à sa capacité allégorique ou métaphorique, semble pouvoir saisir et exprimer le bouleversement de ces années de violences. Le texte narratif demeure quant à lui exclu, du moins pour le moment.

Notes

- ¹ La Nouvelle-Calédonie est riche d'une longue et forte tradition orale kanak. La littérature orale y est donc importante et s'exprime le plus souvent dans les 28 langues autochtones.
- ² Le Congrès de la Nouvelle-Calédonie a approuvé le 18 août 2010 trois des cinq signes identitaires : l'hymne « Soyons unis, devenons frères », le graphisme des billets de banque et la devise « Terre de parole, terre de partage ».
- ³ Le terme loyaliste désigne les partisans du maintien de la Nouvelle-Calédonie dans la France.
- ⁴ La Grande Terre est la plus grande des îles de l'archipel calédonien. Sa géographie est particulière car cette île très allongée (400 km de long, 50 km de large) présente un massif montagneux s'étendant sur toute sa longueur.
- ⁵ Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale.
- ⁶ Nom de la coccinelle ou de la punaise en langue paicî.
- ⁷ La coopération interprétative des textes chez Eco s'appliquant aux textes narratifs.
- ⁸ Après de longues négociations organisées par Michel Rocard et son gouvernement entre les partis indépendantiste et loyaliste calédoniens, Jean-Marie Tjibaou fit le choix de signer les Accords de Matignon-Oudinot le 26 juin 1988, accords symbolisés par sa poignée de main avec Jacques Lafleur (chef de file du RPCR, parti loyaliste). Ces accords permirent un retour à la paix dans l'archipel et ouvrit une longue période de développement économique et institutionnel de la Nouvelle-Calédonie. La ratification de ces accords par le chef du FLNKS fut toutefois perçue comme une trahison par une frange radicale du mouvement. Jean-Marie Tjibaou et Yeweine Yeweine, son bras droit, furent assassinés par Djubelly Wéa le 4 mai 1989 lors de la levée de deuil des militants indépendantistes tués par le G.I.G.N. lors de l'assaut de la grotte d'Ouvéa, un an auparavant.
- ⁹ Ce poème présentant un refrain fut proposé par Frédéric Ohlen pour être l'hymne de la Nouvelle-Calédonie. Celui-ci n'a toutefois pas été retenu lors de l'adoption des signes identitaires par le Congrès calédonien.

¹⁰ Ataï est le chef kanak qui conduisit l'insurrection de 1878 contre la présence coloniale. Il fut décapité et son crâne fut longtemps conservé au Muséum d'histoire naturelle à Paris avant d'être restituée en 2014.

BIBLIOGRAPHIE

BARBANÇON, Louis-José. *Le Pays du non-dit Regards sur la NouvelleCalédonie*. Compte d'auteur, 1993.

BRANGLIDOR, Sonia et Gonzague Phélip. *Le Choc*. Grain de Sable, 2000.

CHAPPELL, David. *Le Réveil kanak, la montée du nationalisme en Nouvelle-Calédonie*. Madrépores-Université de NouvelleCalédonie, 2017.

ECO, Umberto. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Livre de Poche, 1985. GORODE, Déwé. *Sous les cendres des conques*. EDIPOP, 1985.

———. Déwé et Nicolas Kurtovitch. *Dire le vrai*. Grain de Sable, 1999.

KURTOVITCH, Nicolas. *Avec le masque*. Les Cahiers du pont sous l'eau, 1997.

LEBEGUE, Sébastien. *La Coutume kanak*. Au vent des îles, 2018.

NETHING, Charles. *Dans l'ombre de Satan... À la Nouvelle* [1930]. Les Éditions du Caillou (coll. Le Bagne calédonien), 1980.

OLHEN, Frédéric. *Les mains d'Isis*. Gallimard (coll. Continents noirs), 2016.

POURAWA, Denis et Tokiko. *Entre voir les mots des murs*. L'Herbier de Feu / Grain de Sable, 2006.

SENES, Jacqueline. *Terre violente*. De la Seine (coll. Succès du livre), 1987.

SOULA, Virginie. *Histoire littéraire de la Nouvelle-Calédonie (1853-2005)*. Karthala, 2014.

WADDELL, Éric. *Jean-Marie Tjibaou, une parole kanak pour le monde*. Au vent des îles, 2016.

WAMO, Paul. *Le Pleurnicheur*. L'Herbier de feu, 2005.